

HELLELE

Une  
escapade



Monologue  
1928



L'automobile stationnait devant la maison, prête à partir.

Groupés sur le perron, Marguerite, Denise et Jacques entourent leurs parents et écoutent leurs recommandations.

— Nous ne reviendrons peut-être que ce soir, mes enfants; j'espère que vous serez sages pendant notre absence. Marguerite, je te recommande de bien veiller sur ton frère et ta sœur; tu es l'aînée, tu dois donner le bon exemple.

Et, ayant embrassé leurs enfants, M. et M<sup>me</sup> Corap montèrent dans l'auto qui démarra silencieusement.

Jacques et Denise, après avoir agité leurs mains en signe d'adieu, se mirent à jouer au cerceau dans les allées du parc.

C'était une belle journée de printemps, le temps était très chaud, le soleil brillait dans tout son éclat.

Bientôt, la cloche du déjeuner rappela les enfants. Tous trois se trouvèrent réunis dans la grande salle qui leur parut immense. Marguerite, toute fière de son rôle d'aînée, présidait d'un air digne.

Soudain, Denise proposa :

— Si nous allions dans le petit bois, tantôt; nous irions cueillir des violettes et des primevères.

— Tu sais bien que maman nous l'a défendu, répondit Marguerite, nous ne devons pas y aller seuls.

— Eh bien, Rosalie viendra avec nous.

— Elle ne peut pas, aujourd'hui; elle doit faire du repassage.

Denise ne dit mot, mais regarda sa sœur de travers. Les douze ans de Marguerite ne lui imposaient pas. Elle était mécontente de sentir sa sœur plus raisonnable et moins turbulente qu'elle. D'ailleurs, elle était décidée à aller dans le petit bois; rien ne pouvait la faire changer d'idée.

Aussi, après le déjeuner, elle murmura à l'oreille de son frère :

— Tu veux bien, n'est-ce pas, venir te promener avec moi ? Nous verrons des petits lapins, et puis nous entrerons dans les fourrés, où nous trouverons des fleurs; ce sera très amusant.

— C'est défendu, murmura Jacques, hésitant.

— Mais, gros bêta, nous n'irons pas le raconter. Nous serons rentrés quand maman reviendra.

— Et Marguerite ?

— Elle va étudier son piano et apprendre ses leçons; elle ne va pas s'occuper de nous. Et puis, d'abord, si tu veux rester tout seul, je ne te demande pas de venir avec moi.

— Mais non, Denise, je ne veux pas rester tout seul, j'aime bien mieux aller me promener.

— Eh bien, alors, viens ! dit Denise en l'entraînant.

Dans le salon, à côté, Marguerite égrenait les gammes et les exercices. Puis elle attaqua un morceau; fort difficile pour ses petits doigts. Elle aurait bien voulu le savoir pour la fête de sa maman; aussi s'appliquait-elle de toutes ses forces. Enfin, l'ayant bien étudié, mesure par mesure, elle referma le cahier et entra dans la salle de jeux.

— Tiens, Jacques et Denise ne sont pas là; ils seront sortis

dans le jardin probablement. Je vais aller voir ce qu'ils font avant de faire mes problèmes.

Mais, en sortant de la maison, Marguerite s'aperçut que le temps était changé : de gros nuages avaient obscurci le soleil, le ciel était d'un noir livide.

La fillette parcourut hâtivement le parc, en appelant. Mais elle n'obtint aucune réponse et ne trouva personne.

Soudain, un éclair déchira la nue, et le tonnerre gronda au loin.

Marguerite sursauta.

— Bon, un orage ! pourvu que Jacques n'ait pas peur !... mais où donc peuvent-ils bien être ?

De grosses gouttes d'eau commençaient à tomber ; Marguerite cria de toutes ses forces :

— Jacques, Denise, où êtes-vous ?

Personne ne répondit.

Tout à coup, une idée lui vint : Denise avait envie d'aller dans le bois, elle y est peut-être partie, malgré la défense.

— Oui, c'est certain, la petite porte du jardin est restée entr'ouverte... il faut que j'aille les chercher, bien vite.

La pluie tombait maintenant, une grosse pluie d'orage. Marguerite prit son capuchon et s'élança dans le fond du parc. Elle s'engagea dans un sentier, au hasard, en appelant sans cesse son frère et sa sœur. Enfin, elle entendit, dans le lointain, un cri qui semblait lui répondre. Elle s'engagea dans le taillis du côté d'où partait la voix.

Les branches lui fouettaient la figure, elle trébuchait sur les racines. S'étant arrêtée pour reprendre haleine, elle entendit de nouveau un appel et reprit sa course.

Enfin, en débouchant dans une clairière, elle aperçut, blottis au pied d'un arbre, les deux enfants apeurés et grelottants.

— Ah ! vous voilà ! comment êtes-vous partis, tous deux sans permission ?

Denise sanglotait.

— Nous nous sommes perdus, Guite, et Jacques est fatigué, il ne veut plus marcher.

En effet, le garçonnet, assis sur la mousse, semblait être changé en statue de la désolation. Marguerite s'aperçut que les vêtements des deux enfants étaient complètement trempés. Elle défit son capuchon, en couvrit son petit frère, puis, ôtant son sweater, elle le mit sur les épaules de Denise.

Un coup de tonnerre éclata tout proche ; les enfants tressaillèrent.

— Vrai, Jacquot, tu ne peux plus marcher ? dit Marguerite, prenant le garçonnet par la main.

— Non, non, fit l'enfant en pleurant de fatigue et de peur.

La fillette le prit dans ses bras, et, suivie de Denise, elle se mit à marcher du côté d'où elle était venue.

Mais, au bout de quelques pas, elle regarda autour d'elle. Les arbres se pressaient alentour, tous semblables avec leurs longues branches noueuses. Le rideau de feuillage l'entourait, l'encerclait de tous côtés. Par où fallait-il aller ?

Au hasard, Guite marcha droit devant elle. Des torrents d'eau lui tombaient sur les épaules, elle frissonnait de froid et de crainte. Ils étaient bel et bien perdus tous trois, sous cette pluie battante qui transperçait leurs vêtements. Longtemps ils marchèrent péniblement, écartant les branches qui barraient le passage, trébuchant dans les touffes de bruyère. Les ronces leur égratignaient les jambes ; la pluie tombait toujours.

Marguerite trouvait son fardeau bien lourd, elle avait les bras brisés de fatigue. Elle trébuchait dans les fondrières et se meurtrissait les pieds.

Ils erraient ainsi depuis longtemps, l'après-midi touchait à sa fin, mais Guite allait toujours, entraînant derrière elle Denise épuisée et ramponnée à sa robe qui se lamentait bruyamment.

Tout à coup, Marguerite poussa un cri de joie : elle venait d'arriver dans un sentier qu'elle reconnaissait pour l'avoir pris déjà plusieurs fois. Il menait droit dans le parc. Elle se remit en route avec courage, serrant contre elle Jacquot qui continuait de pleurer et stimulant Denise de la voix :

— Vite... nous sommes bientôt arrivés !

Mais elle-même était à bout de forces. Elle sentit ses jambes faiblir, un brouillard passa devant ses yeux... Soudain, une voix cria non loin d'elle :

— Ce sont eux, les voilà !

Et M. Corap se précipita, juste à temps pour soutenir Guite qui tombait sans connaissance. M<sup>me</sup> Corap accourait derrière lui avec Rosalie. Les enfants furent portés promptement dans leur chambre où M<sup>me</sup> Corap, leur ayant retiré leurs vêtements mouillés, les fit mettre au lit.

Les deux plus jeunes, exténués, s'endormirent aussitôt. Mais la chaleur ranima Marguerite qui ouvrit les yeux.

— Ah ! maman, que je suis fatiguée ! dit-elle faiblement.

— N'est-ce pas de ta faute, mon enfant ; je vous avais défendu d'aller dans le bois et tu y as emmené ton frère et ta sœur !

— Mais, maman !... commença Marguerite bouleversée.

La parole lui manqua, elle retomba sur l'oreiller, sans forces.

M<sup>me</sup> Corap, inquiète de sa figure défaite, fit appeler le docteur. Celui-ci examina d'abord les petits.

— Ce ne sera rien, madame ; avec une tasse de lait chaud et une bonne nuit, il n'y paraîtra plus.

Tout en parlant, il s'approcha de Marguerite. Son examen terminé, il hocha la tête :

— Cette enfant est plus abattue que les autres, madame, elle a attrapé une grosse fièvre.

— Oh ! mon Dieu, docteur, est-ce grave ? fit M<sup>me</sup> Corap inquiète.

— Non, madame, seulement il faut des précautions ; si la fièvre ne persiste pas, dans deux jours elle sera sur pied.

Le lendemain, Denise et Jacques, tout ragaille par un bon somme, se demandaient, avec angoisse, ce que leurs parents penseraient de leur escapade. A leur grand étonnement, personne n'en souffla mot.

En apprenant que leur grande sœur était malade, ils voulurent aller la voir pour la distraire, mais leur maman les en empêcha, le docteur avait recommandé le calme absolu. Les enfants se mirent donc à jouer silencieusement, sans beaucoup d'entrain. Une inquiétude vague les prenait de n'avoir pas été grondés pour leur désobéissance.

— Ne disons rien, murmura Denise à son frère, puisqu'on ne nous en parle pas.



Marguerite trouvait son

Le jour suivant, Marguerite se trouva mieux, la fièvre était tombée et le docteur lui permit de se lever, mais sans aucune fatigue. Enfin, Marguerite se sentit tout à fait remise, ses joues avaient repris leurs bonnes couleurs et elle retourna jouer avec ses frère et sœur.

Cependant, on arrivait au grand jour de Pâques. Parents et enfants assistèrent à la grand messe dans la modeste église du village. Puis, comme c'était la tradition dans la famille, les enfants vinrent offrir à leurs parents un petit cadeau avant de recevoir eux-mêmes le présent de Pâques.

Jacques et Denise reçurent chacun un gros sac d'œufs en chocolat, mais quand Marguerite s'avança à son tour, son père la regarda sévèrement :

— Marguerite, je ne demande qu'à récompenser ton travail et ta conduite qui nous ont toujours donné satisfaction; mais tu as commis, jeudi dernier, une grave désobéissance qui nous a beaucoup peines et qui mérite une sévère punition. Nous ne te donnons pas de bonbons. J'espère que cette petite leçon te fera réfléchir.

Marguerite, consternée, éclata en sanglots, ne pouvant parler.

Denise et Jacques avaient écouté, en silence, navrés des conséquences de leur faute. La fillette s'avança timidement :

— Papa, ce n'est pas la faute de Marguerite.

— Comment, ce n'est pas sa faute? Pourquoi donc vous a-t-elle emmenés dans le bois, malgré ma défense?

Tout émue, Denise fit le récit exact de ce qui s'était passé et M. Corap, attirant alors sa fille aînée dans ses bras, l'embrassa tendrement.

Jacques, qui s'était tenu rougissant derrière Denise, leva tout à coup la tête :

— Oui, nous avons été méchants, Guite, et toi tu as été très gentille pour nous; c'est toi qui mérites les bonbons, ajouta-t-il en mettant dans

la main de sa sœur son sac de chocolat, non sans un gros soupir de regret.

— C'est vrai, Guite, prends les miens aussi, dit Denise en mettant ses bonbons dans l'autre main de sa sœur.

Marguerite se mit à rire à travers ses larmes, et elle embrassa de bon cœur les deux petits.

— Je ne veux pas manger toutes vos friandises, mes chéris, nous allons partager.

Le père s'interposa.

— Ils ont été désobéissants et ont manqué de franchise, ils ne méritent pas de récompense. Garde tout cela pour toi, Marguerite.

Mais la fillette insista tellement que M. Corap finit par accorder son pardon.

Et toute la famille célébra joyeusement la fête de Pâques.

HELLÈLE.



it son fardeau bien lourd.